

## Table-ronde : L'édition et le marché des littératures noires

Pierre Halen, Jutta Hepke, Bernard Magnier et Valérie Marin La Meslée

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/actesbranly/499>

DOI : [10.4000/actesbranly.499](https://doi.org/10.4000/actesbranly.499)

ISSN : 2105-2735

### Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

### Référence électronique

Pierre Halen, Jutta Hepke, Bernard Magnier et Valérie Marin La Meslée, « Table-ronde : L'édition et le marché des littératures noires », *Les actes de colloques du musée du quai Branly Jacques Chirac* [En ligne], 3 | 2011, mis en ligne le 21 avril 2011, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/actesbranly/499> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/actesbranly.499>

---

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

---

# Table-ronde : L'édition et le marché des littératures noires

Pierre Halen, Jutta Hepke, Bernard Magnier et Valérie Marin La Meslée

---

1 **Romuald Fonkoua**

- 2 Je vous remercie pour cette contribution et surtout le dernier intervenant dont la question est une admirable transition entre les deux communications précédentes et la table ronde qui va porter sur l'édition. Je pense que l'on sera amené à revenir sur cette question. Je vous propose de passer directement à la table ronde... Nous sommes en retard, il est déjà 11 h 15 et il faudrait qu'on finisse à 12 h 30. J'appelle donc ici Pierre Halen, Jean-Noël Schifano, Bernard Magnier, Valérie Marin La Meslée et Alain Ricard. S'il vous plaît... Pour un débat qui va porter sur la question de l'édition et le marché des livres et des littératures noires. Je vais vous présenter les invités à cette table ronde dans l'ordre d'installation, en commençant par le plus proche : Bernard Magnier qui est journaliste à RFI et qui est directeur de la collection « Afrique » aux éditions Actes Sud, à côté il y a Jutta Hepke qui est cofondatrice et directrice des éditions Vents d'ailleurs, à côté de Jutta Hepke il y a Jean-Noël Schifano qui est écrivain et éditeur chez Gallimard, à côté il y a Pierre Halen qui est professeur de littérature comparée à l'université de Metz et qui est spécialiste de littérature d'Afrique centrale, à côté : Valérie Marin La Meslée qui est journaliste littéraire au *Point*, au *Magazine Littéraire* et à France Culture, et enfin Alain Ricard qu'on ne présente plus. Alors : pour commencer cette table ronde j'ai trois questions à vous poser à chacun et j'aimerais que vous y répondiez dans un temps assez court, laissant la place à un débat un peu plus tard. Pour la question que je voudrais vous poser, c'est : que représente pour chacun d'entre vous une notion de « littérature noire », en terme éditorial bien sûr ? Ne vous pressez pas pour répondre...

3 **Jutta Hepke**

- 4 Je vais répondre très rapidement : rien. Voilà, comme cela c'est fait. Nous sommes spécialisés, si l'on peut dire, dans les éditions de culture qui sont sous-représentées pour beaucoup de raisons, mais je ne m'inscris pas dans la terminologie de la « littérature noire ». C'est vraiment très, très complexe, et je ne pense pas qu'une littérature ait une couleur. Mais nous avons beaucoup d'auteurs d'Haïti, un certain

nombre de pays d'Afrique, mais aussi d'autres continents et je ne fais pas de différence par rapport à la couleur, mais c'est vrai que ce sont des cultures en général – représentées dans le paysage éditorial en France.

5 **Bernard Magnier**

6 Pour ce qui me concerne, la collection que je dirige s'appelle désormais « Lettres africaines » pour harmoniser avec l'ensemble des collections de la maison Actes Sud. Elle s'appelait précédemment « Afriques » et il me semble que la notion de géographie est beaucoup plus pertinente dans le cas des littératures. Je crois qu'on peut parler de sous-ensembles, de sous-ensemble scandinave par exemple, de sous-ensemble méditerranéen et de sous-ensemble africain. Partant de là les auteurs d'un même lieu géographique ont des connivences littéraires et dans le cadre de la collection dirigée il s'agit de l'ensemble de l'Afrique sub-saharienne. Le Nord de l'Afrique étant intégré dans un autre ensemble, l'ensemble Sindbad chez Actes Sud. Partant de là, c'est évidemment les auteurs de toutes langues, qu'ils soient noirs ou blancs... Le problème n'est pas là, évidemment. Je pense à André Brink qui est un auteur africain et donc intégré à la collection « lettres africaines », au même titre qu'un moteur comme Nimrod, comme Hampaté Ba, comme Véronique Tadjo, voilà. On parle d'un ensemble géographique. La géographie me paraît beaucoup plus pertinente que l'histoire.

7 **Valérie Marin la Meslée**

8 Pour moi cela ne représente en effet rien du tout, comme le dit Jutta. Pour avoir coordonné un numéro sur les textes fondamentaux de la pensée noire, je sais que le terme « noir » peut vouloir dire quelque chose dans la réflexion sur justement cette identité et sur, disons-le, cette couleur de peau qui a été associée à l'esclavage et qui a fait que ce déni d'humanité a suscité des textes et un long parcours de réflexion et de lutte qui peuvent avoir comme terme « noir » car c'est de cela qu'il s'agit. Après, il y a ce que cela veut dire pour les gens que je fréquente et le milieu dans lequel je me trouve est globalement un milieu de médias généralistes. Alors ça peut aller du pire, c'est-à-dire à la limite raciste, enfin, vraiment on ne comprend pas que l'on puisse parler d'un écrivain qui soit complètement noir à côté d'un autre qui est métis car on se dit que ça va faire trop s'il y en a deux... Il suffit par exemple de voir les heures sur le livre de Liliam Thuram pour se rendre compte que cet aspect racial existe encore. C'est complètement fantasmatique. Il y a un long chemin qui doit encore être parcouru pour qu'on arrive à parler de littérature noire en sachant vraiment ce qu'on veut dire. Je crois qu'on n'en est encore loin.

9 **Romuald Fonkoua**

10 Je pense revenir sur les représentations avec les éditeurs.

11 **Alain Ricard**

12 Oui, je pense qu'à cette question on peut répondre par des trajectoires. Il se trouve que je ne suis pas éditeur, mais que j'ai dirigé plusieurs collections et la première de ces collections était chez Présence Africaine. C'était une collection qui avait une maquette issue d'un tissu yoruba. Ensuite, j'ai dirigé la revue *Politique Africaine* chez Karthala et « Politique Africaine » est une collection de Karthala. Il est toujours apparu au fil de ces travaux que, finalement, on voulait éviter les problèmes de la politique africaine. En fait les problèmes de l'Afrique, de sa démographie, de sa politique, tous ces problèmes-là, étaient évités en étant euphémisés, ou détournés. Je pensais qu'il était important de mettre au centre les problèmes de la France-Afrique, de la politique africaine de la

France, du problème du rapport de la France et de l'Europe avec l'Afrique. Ces questions ont été évitées et c'est un peu ce qui s'est passé dans les études francophones que j'ai vu grandir au fil de ma carrière à Bordeaux puis ici. On ne parle que du Québec et des Antilles. Et ça c'est une mauvaise façon de le faire. Elle est très franco-française. Aujourd'hui je travaille beaucoup plus avec les Allemands, car je trouve qu'ils ont une vision beaucoup plus lucide du problème. Ces problèmes-là ont provoqué chez moi une forme d'aversion pour la référence francophone et pour la référence noire. Je pense que la référence africaine est toujours problématique en France. Alors quand j'ai créé une collection, ce qui m'amène à être ici, avec un petit éditeur bordelais qui s'appelle « Confluences », la collection s'est appelée « Traversées », traversées de l'Afrique, on a essayé à la fois de traverser les langues en traduisant du français au sésotho, on a essayé de traverser les genres, on a publié des sortes de pastiches de Tutuola, ... donc voilà, si vous voulez, pourquoi la référence africaine m'est apparue incontournable, pour utiliser un terme à la mode et que cette incontournableité posait problème et que ce problème était au fond le problème qui m'intéressait : celui de la relation de la France et de l'Afrique. Je ne voulais pas l'éviter en allant chercher d'autres discours fantasmatiques, comme cela a été évoqué. Ce problème-là il est devant nous encore.

13 **Romuald Fonkoua**

14 Merci Alain, je pense en fait qu'il ressort au moins deux choses de vos réponses : d'abord que la dimension géographique prime sur l'histoire. Et en dépassant l'histoire on pourrait trouver une sorte de débouché par les langues. Deux choses : comme vous l'avez remarqué sur ce panel, il y a deux catégories : la catégorie des éditeurs et les non-éditeurs pour ne pas entrer dans les détails. Je voudrais m'adresser d'abord aux éditeurs. Il y a chez les éditeurs des problèmes que vous essayez de résoudre à votre manière en créant des collections : « vents d'ailleurs », « continents noirs », « lettres africaines »... C'est assez intéressant et la première question que j'aimerais vous poser est la suivante : Qu'espérez-vous en tant qu'éditeur à travers le nom que vous donnez à vos collections du public auquel vous vous adressez ?

15 **Bernard Magnier**

16 On vise le public le plus vaste évidemment. Lorsqu'on crée une collection, on a envie de toucher le plus grand nombre de personnes. Cela est évident. C'est stratégique, les histoires d'appellation. Il se trouve que chez moi – vous pouvez venir chez moi, je vous invite –, ma bibliothèque est basée géographiquement. J'insiste, je trouve pratique d'avoir les auteurs latino-américains, les auteurs européens, les auteurs africains, bon. Il se trouve que chez Actes Sud il y avait déjà des collections « lettres scandinaves », « lettres méditerranéennes », etc. On est entré dans le moule, et cela me convient très bien, ce n'est pas du tout un ghetto mais une manière de mettre en avant des auteurs. J'insiste par exemple sur une chose : chez Actes Sud, les auteurs sont avant tout les différents d'un autre individu, de chaque auteur. La collection c'est une manière de mettre une trentaine d'auteurs, 50 titres à peu près, et nous on a 13 ans d'existence, aux côtés des autres collections du monde, des autres auteurs. Et nous on a Paul Auster et Nina Berberova, etc. C'est-à-dire que l'on met des auteurs à côté d'autres auteurs. C'est simplement une stratégie, et de façon, de repérer. Il existe par exemple chez Actes Sud une collection « Lettres coréennes », je ne connais rien à la littérature coréenne, rien de rien. Je suis très content de savoir qu'il y a quelqu'un qui a travaillé et qui a répertorié je ne sais pas combien d'auteurs coréens. Le jour où cela m'intéressera, voilà, je pourrais les lire. J'aurais une niche pour trouver ces auteurs. J'ajoute une chose : cette

stratégie porte relativement ses fruits, puisqu'il se trouve qu'à côté de mon travail d'éditeur, je suis aussi journaliste et donc un peu observateur de ces différentes littératures et ce depuis 35 ans. Exactement depuis que Liliane Kesteloot qui est dans cette salle et que j'ai eu la chance d'avoir comme professeur avec Maryse Condé à l'université Paris XIII. Donc, ce n'est pas tout à fait d'hier que j'observe ces littératures. J'observe une chose, c'est que par exemple les éditions du Seuil qui sont les éditeurs de Senghor, de Césaire, de Kourouma, de Mabanckou, de Kossi Efoui, de Tierno Monémbo – et excusez du peu –, et qui ne sont pas là aujourd'hui. Parce qu'on a mêlé les auteurs au cadre général, on a oublié de les inviter aujourd'hui. Stratégiquement, le fait d'avoir créé une collection c'est un point de repère. C'est une manière un peu de mettre le projecteur sur ces auteurs. Dans ce cas-là : pari réussi. Et pour répondre très directement à votre question, je crois qu'effectivement le fait que des collections comme celle d'Actes Sud, comme d'autres collections, permettent de toucher un public beaucoup plus vaste qu'il y a 10 ou 15 ans. Si vous me donnez trois minutes. Si on s'intéresse aux gens qui s'intéressaient aux littératures africaines en 1970, en gros, c'était des gens qui avaient un lien avec l'Afrique. Mon père a été ceci au Congo, j'ai un frère qui a enseigné ici, j'ai épousé un Malien etc. J'ai un lien avec l'Afrique et je lis les auteurs africains. Dans les années 1980, on a un accroissement du public, c'est un public militant qui vient se greffer : je lutte contre l'apartheid, je lis André Brink et j'écoute Johnny Clegg. Voilà, c'est un package culturel. Il est aussi le militant de type tiers-mondiste : j'aide à la construction d'un puits, une école et je lis un livre à côté. Aujourd'hui que les années 2010 on commence à toucher un public de lecteurs qui hier a lu un Péruvien, avant-hier un Français et aujourd'hui il lit un Congolais ou un Malien. C'est-à-dire que les auteurs africains commencent à entrer dans une littérature monde et commencent à se normaliser dans l'approche. Si on va vers ça on aura évolué et on aura gagné. On aura gagné le jour où on ira voir des gens dont on connaît le nom.

17 **Jutta Hepke**

18 Ce que j'ai à dire est proche de ce que vient de dire Bernard. L'idée de « Vents d'ailleurs » fait allusion aux courants d'air pour aérer nos esprits, pour y mettre autre chose. Pour y mettre des pensées qui ne peuvent que nous enrichir. L'aventure a commencée avec une biographie d'Aimé Césaire, ce qui veut dire beaucoup de choses. Nous avons démarré avec des auteurs haïtiens, et c'est étrange parce que l'on a toujours beaucoup de mal à classer les auteurs haïtiens. Étrangement les auteurs haïtiens sont en jeu parmi les Africains. Vous les trouvez rarement parmi les Antillais... Les Haïtiens ont donc été victime d'un double mépris, exclus à la fois de l'Afrique et des Antilles.

19 **Pierre Halen**

20 Je pense que le marché de la librairie est un peu hors course par rapport à l'internet. Le lecteur trouve sur internet beaucoup plus vite des livres de plus en plus nombreux et donc je me dis que pour l'édition, notamment en Afrique, les auteurs africains peuvent tirer partie de la numérisation de certains corpus marginalisés qui sinon ne nous arrivent jamais. Je pense que nos collègues africains et certains ont très bien compris l'idée. La numérisation peu aussi être une chance, même si j'aime beaucoup le livre moi aussi. La question sera dès lors la défense du droit d'auteur, comme pour le marché de la musique.

21 **Alain Ricard**

22 Je voulais revenir à la question originale de Romuald. Il a dit : « quel public visez-vous ? » et tu avais distingué entre les éditeurs, et je crois que d'une certaine manière je me considère comme éditeur, responsable de collection et par ailleurs associé – soyons clair – dans le capital de deux petites maisons d'édition : Confluences et Karthala. Et, en tant qu'éditeur, je dois participer aussi à l'aventure économique, et en ce sens, je suis aussi éditeur de la même manière que les collègues qui sont ici. Donc, en tant qu'éditeur, l'analyse que finalement je faisais et même en tant que chercheur sur le domaine africain, c'est d'avoir une sorte de stratégie de « niche », comme on dit dans le marketing, c'est-à-dire au fond de chercher des textes peut-être difficiles, des textes expérimentaux, et en particulier de textes traduits de langues de l'Afrique. Il se trouve que de cette manière j'ai été associé à une aventure qui aujourd'hui s'est arrêtée mais qui a marqué et je crois avant « continent noir » et en même temps que la collection de Bernard Magnier qui est l'aventure du musée Dapper. Le musée Dapper, musée d'art africain, qui a changé le regard sur les arts de l'Afrique parce qu'il s'est intéressé à ces arts comme des objets esthétiques. Mais le musée Dapper a créé en 1996 une collection sur les littératures de l'Afrique et j'ai été associé à cette aventure-là et nous avons aussi cherché des textes difficiles que nous avons publiés. Et puis on a le sentiment que le travail a été fait, l'affaire s'est arrêtée, le musée continue. Le relais a été passé à d'autres, et il ne faudrait pas oublier que c'est un musée et une fondation de droit hollandais qui dans ce domaine a été, avec Acte Sud, et avant Continent Noir, le pionnier de ce type de travail. L'analyse que j'ai faite en rapport avec le travail que je faisais chez Dapper, c'est que certains textes étaient parfois « trop difficiles » pour Dapper et effectivement nous avons des textes traduits du Sesotho... et j'ai le plaisir de vous annoncer que dans cette collection, donc chez Confluences, avec « Traversées de l'Afrique », nous avons essayé de maintenir cette dimension expérimentale. Une des expériences, et c'est pour cela que la collection s'appelle « Traversées de l'Afrique ». Ce sont toujours des textes difficiles, difficile à caser, mais d'une certaine manière nous avançons en essayant de promouvoir des expériences. Je trouve une oreille plus ou moins attentive, dans certains cas je me trompe. J'essaie de m'associer à cette entreprise et puis finalement on élargi. Et puis je pense, pour finir sur ce que disait Pierre, je pense effectivement que nous avons une certaine chance pour notre stratégie de niche, avec le développement de nouveaux marchés et d'internet. De fait, les libraires sont souvent, il faut bien le dire, horrifiés par nos publications, bien que nous ayons une diffusion réelle et que tout cela soit le circuit professionnel. Mais on n'a pas la taille pour tenir, on rencontre des difficultés. Alors, il faut espérer que la stratégie de « niche » aboutisse à quelque chose de plus grand. Voilà.

23 **Romual Fonkoua**

24 Il ne vous a pas échappé, dans les différentes réponses qui ont été données, que les littératures africaines ne sont pas simplement diverses. Je crois que les éditeurs, les lecteurs, les enseignants, les journalistes ne conçoivent pas cet objet exactement de la même manière. Il me semble que c'est assez normal. Il y a une question que je voudrais vous poser et qui est liée à la fois à la question de l'édition et à la question du marché de cette littérature, c'est la question des prix littéraires. Quel est pour vous l'impact que peut avoir sur l'édition, sur la production du livre, sur la représentation de ces littératures, la notion de « prix littéraire » ?

25 **Pierre Halen**

26 Pour les auteurs, les prix sont quelque chose d'important. Je pense qu'il ne faut pas minimiser le petit montant en argent qui parfois – pas toujours – correspond à un prix. Certains en ont besoin, les auteurs ont toujours besoin d'encouragements car ce sont des gens seuls. C'est important aussi au niveau de la communication, car si vous voulez légitimer quelque chose au niveau de l'enseignement, il est clair qu'un étudiant qui ne s'attend pas à voir attribuer de la valeur à la littérature qu'on lui a proposé... alors, s'il y a un prix, c'est une espèce de garantie. On y croit ou non, ça c'est autre chose. Ça facilite quand même l'acceptation de produits nouveaux comme la littérature africaine, et tout compte fait, ce n'est pas si mal. Donc, ces prix ont quand même une très grande importance. Je voudrais tout simplement dire que cela correspond surtout chez nous à ce que l'on appelle en sociologie de la littérature, la « réception primaire », c'est-à-dire que ça fait mousser un livre pendant une année pour la première édition... Le problème de la littérature francophone, ou de la littérature africaine, ce n'est pas tellement ça. C'est plutôt la « réception secondaire », la patrimonialisation, c'est-à-dire au bout de dix ans qu'est ce qu'on en fait ?

27 **Bernard Magnier**

28 Je crois qu'on a oublié qu'il y a des prix littéraires que l'on connaît tous : Goncourt, Renaudot, etc. Il y a des prix que l'on connaît moins. Le prix qui a permis à Kourouma d'être publié était un prix intéressant. Kourouma a été publié grâce à un prix littéraire, c'était un prix sur manuscrit et il a été publié au Canada, avant que Le Seuil ne le récupère. Un prix littéraire peut être quand même un élément tout à fait déterminant dans une carrière. Première chose. Les prix moins importants peuvent aussi avoir un retentissement : l'auteur Wilfried N'sondé a eu avec son livre le Prix des Cinq Continents, c'est un prix qui permet de voyager dans les lieux de la francophonie et bien je peux vous dire que cet auteur va passer son année 2009 quasiment dans les avions et l'année précédente il était un total inconnu parce qu'il a été invité dans tout un tas de lieux grâce à ce prix littéraire. Je voudrais insister sur autre chose aussi par rapport à l'objet littéraire qui nous réunit aujourd'hui, je crois qu'il y a des lieux, des « niches » pour reprendre l'expression d'Alain Ricard, qui se sont consacrés à un moment, d'une façon plus ou pérenne, à ces littératures. Je veux parler de ces salons, de ces manifestations : festival de Limoges, le festival qui se tenait à Lille... un certain nombre de manifestations comme cela qui permettent de mettre le projecteur sur ces littératures et de dire : ben voilà, il y a des auteurs qui viennent de l'Afrique qui sont des auteurs de ceci et de cela... C'est très important et au moins aussi important que les prix littéraires : c'est « petits » ou « moyens » lieux qui sont devenus « grands » et qui permettent une fois encore de réunir des auteurs et de dire : il ya parfois dans des coins très reculés des manifestations étonnantes qui ont un retentissement sur la région très important. Il y a plein de petits endroits en France, je vous assure, où il se passe des choses au départ très modestes et dans lesquels il y a des ventes tout à fait considérables. Je m'occupe d'un festival à Angoulême qui s'appelle « Littératures métisses ». L'an dernier j'ai invité Daniel Laferrière que je connaissais depuis longtemps, et avant qu'il ait le Medicis. Dany me disait : « c'est ici que j'ai vendu le plus de livres que n'importe où en France », plus qu'au salon du livre à Paris. Il y a des choses dont on mesure mal le retentissement, parce que l'on donne la parole aux auteurs, le public les entend et se dit « ah, oui, lui il parle de ci, de ça, mais oui, cela m'intéresse... ». Alors qu'ils n'en avaient jamais entendu parler. Tout dernier exemple : j'ai publié un auteur angolais qui s'appelle Pepetela et j'en ai emmené Pepetela dans un

tout petit village du Poitou-Charentes : 60 personnes et 50 livres vendus ce jour-là ! Personne ne connaissait Pepetela avant d'entrer dans la salle, je peux vous l'assurer.

29 **Alain Ricard**

30 Quand Wole Soyinka a eu le prix Nobel en 1986 cela a attiré l'attention sur le potentiel de la littérature nigérienne qui n'était que peu traduite en français. Il y eu Soyinka, certes, et Chinua Achebe, avec le même traducteur... *Les termitières de la savane*... D'ailleurs Tutuola aussi est venu en France et il est allé à Guéret<sup>1</sup>, car il voulait voir le plateau des Millevaches... Tutuola à Guéret ! ... C'est tout à fait intéressant. Tutuola dans la France profonde. Ça s'est vraiment passé et ça a été fictionnalisé dans ce petit livre. Ce que je voulais dire donc, c'est que ces manifestations – comme le disait Bernard – sont très importantes, je pense en particulier aux « Belles Étrangères ». Il y a eu très peu de Belles Étrangères sur l'Afrique et l'un des nos objectifs, ce serait de faire une édition des Belles Étrangères sur l'Afrique. Nous allons avoir plusieurs traductions du kiswahili, d'écrivains vivants, capables de parler et de présenter leur livre et qui pourraient donc être invités aux « Belles Étrangères », par exemple les « Belles Étrangères/Afrique de l'Est ». Je crois donc qu'il est très important que l'on ait ce type de rencontres, préparées longtemps à l'avance et je crois que cela contribuerait à montrer que l'Afrique de l'Est est un endroit où l'on publie des livres, où on les lit et où il y a une vie littéraire et où effectivement il est important de faire connaître tout cela. Pour finir sur les « prix », il y a des prix peu connus. Par exemple, on a parlé hier d'un livre remarquable et difficile à trouver en France, si je ne m'abuse, à moins que le « Serpent à plumes » ne l'ait réédité, il s'agit de *Une si longue lettre* de Mariama Bâ. En 1980, elle a eu un prix japonais ! Ce qui a fait connaître Mariama Bâ est qu'elle a eu un prix japonais !

31 **Valérie Marin La Meslée**

32 C'est juste pour dire que les prix c'est important pour tous les écrivains. De la même façon que l'on peut citer Marie N'diaye, en se demandant pourquoi elle est citée, si ce n'est peut-être qu'au bout de l'histoire justement la réponse est malheureusement : oui, elle doit être encore citée plus qu'elle est encore renvoyée-là clairement à sa couleur de peau. On peut imaginer aussi que l'on dépasse cela. Plus on va banaliser, mieux ce sera. Historiquement, on atteint aujourd'hui un moment où il y a des années de militance, des années avec un discours qui est ghettoïsant. Et puis on est en train de passer à un moment où des jeunes gens se réveillent en lisant un livre d'un auteur sans rien se demander, ni qui il est, ni d'où il vient. Le lecteur est simplement prêt à ouvrir une page du monde qui est ainsi mis à sa portée.

33 **Jutta Hepke**

34 Beaucoup de choses ont déjà été dites, donc je ne vais pas les répéter et je suis tout à fait d'accord avec Bernard. Les prix et les manifestations littéraires sont très importants. Pour les prix, ils sont importants pour un éditeur car ce sont des outils qui permettent de se faire connaître. Bon, voilà, je vois que j'ai le rôle du rabat-joie, mais je mettrais un bémol parce que, on est en même temps dans la reconnaissance apportée par le « centre », par rapport à des auteurs qui finissent par se focaliser sur le fait qu'« il me faut un prix ». Cela s'explique par le besoin de reconnaissance des auteurs, qui sont fragiles, ils ont besoin de reconnaissance, et ils ont besoin d'argent. Bien sûr. Comme s'ils pensaient « il me faut un prix pour être heureux », et cela les rend d'une certaine façon encore plus fragiles. Comme je n'ai pas de foi absolue dans la manière dont les prix sont accordés, c'est à double tranchant. Un prix, c'est bien, c'est une



reconnaissance et ça peut rapporter de l'argent à l'auteur, cela permet de mettre un focus sur un ouvrage particulier... et en même temps, oui, je pense que c'est quelque chose d'un peu dangereux et c'est encore une fois Paris, la France qui donne le sceau de la reconnaissance. Donc je suis un peu plus partagée. Je me permets, puisque j'ai le micro, d'en profiter un tout petit peu pour reparler de l'édition, et notamment des initiatives de coéditions. C'est vraiment très intéressant, parce que dans le milieu on essaie d'imaginer d'autres formes, je veux dire qu'il faut inventer des formes de coopération et ce sont des coéditions qui peuvent revêtir toutes les formes, c'est-à-dire Nord/Nord, Nord/Sud, Sud/Sud, Sud/Nord... je prends ces terminologies là pour faire bref, mais toute coopération est possible. C'est vrai qu'il y a un vrai essor d'éditeurs de jeunesse ou autre dans plusieurs pays africains, mais c'est très compliqué parce que vous savez que l'édition scolaire est entre les mains de grands groupes, en général français... donc, la survie économique, encore une fois, est très compliquée. On essaie justement, par des initiatives extrêmement concrètes et terre à terre qui fonctionnent plus ou moins en finissant par faire ressortir des ouvrages, faire connaître des gens, etc ... par des coéditions... Il y a un tas d'initiatives très concrètes. Il y a des réseaux qui travaillent en essayant de se défaire de cette dominance du Nord, et de Paris, beaucoup et des grands groupes. Voilà. J'en ai profité en sachant que ce n'est pas la réponse à ta question.

35 **Romuald Fonkoua**

36 Si, si, c'était TA réponse à la question ! Alors, on va prendre quelques questions dans la salle si vous le voulez bien. Je vais commencer par le fond.

37 **Michaël Dash**

38 Merci. J'ai essayé de prendre le micro parce qu'il y a tant de choses embêtantes que j'ai entendues tout à l'heure [référence aux propos de Jean-Noël Schiffano qui ne souhaite pas communiquer ses propos ici, ndlr]. D'abord, je fais partie d'un jury permanent qui, il y vingt ans, avait couronné Jean Loiseau et Daniel Laferrière. Il ne faut donc pas trop surestimer l'importance de Paris dans cette affaire de « couronnement » et de « reconnaissance » des écrivains. Deuxièmement, je pense que les éditeurs ont un travail difficile et essaient d'« emballer » de la littérature, en faisant une sorte de « package » sur quelque chose qui est un livre... alors, quand Dany Laferrière écrit un livre intitulé « Je suis un auteur japonais », il veut nous dire quelque chose : être africain, noir, etc. ne suffit pas. Je sais qu'il y a un marché, mais il faut aussi penser au produit et le produit n'est pas un objet... Troisièmement, il ne s'agit pas seulement d'une question de liberté... les auteurs haïtiens en sont un bon exemple : le fait qu'ils ont eu la chance d'être édités à Montréal, c'est vraiment quelque chose d'important. Port-au-Prince aussi, et Montréal... car je pense que ce que j'ai entendu du représentant de Gallimard m'a un peu choqué, c'est-à-dire de donner des leçons aux écrivains, comment écrire, ... Il faut rappeler que Kourouma ou Dany Laferrière ont été publiés au Canada, et il faut penser à ces endroits où les gens sont plus libres de s'exprimer. Merci.

39 **Question du public**

40 Dans le même esprit que Michaël Dash, je voudrais quand même rappeler le rôle joué au Sénégal par les Nouvelles Éditions Africaines – NEA. C'est quand même bien avant le prix Noma (Foire du livre de Francfort) que Mariama Bâ a commencé à être publiée en vingt langues... Il n'y a pas qu'elle : il y a Tanella Boni, Ken Bogul, ... Alors, il y a Boris Diop, et ce qui a fait émerger Boris Diop, c'est le Prix de la Présidence de la République, à Dakar, et cela lui a donné un coup de pouce assez important qui fait qu'il est connu

aujourd'hui dans tout le monde culturel négro-africain et à l'étranger. Il est certain que NEA a de grosses difficultés aujourd'hui, mais c'est lié à la politique actuelle du Sénégal... Et je voulais aussi dire autre chose : toutes les initiatives dont nous avons parlé montrent que cela progresse, même si c'est difficile à placer. Aujourd'hui, malgré tout, grâce au Seuil, à Gallimard, à Actes Sud, il est plus facile de placer les romans africains, je crois. Je pense que c'est une très grande avancée.

41 **Bernard Magnier**

42 Concernant la presse, j'ai un point de vue un peu différent. Je trouve qu'il y a un progrès considérable sur dix ou vingt ans. Il y a vingt-cinq ans, lorsqu'un livre africain paraissait, il atterrissait sur le bureau du responsable du service politique. L'Afrique c'est politique donc ça allait sur le bureau du service politique. Aujourd'hui, le livre atterrit sur la table du responsable littéraire... Donc la presse fait son boulot, on dit toujours « damnation de l'Afrique », etc., « on ne nous voit pas », « on ne nous lit pas », etc. ... C'est vrai pour une large partie et j'essaie de faire en sorte qu'il en soit autrement, mais moi je ne crois pas qu'il y a « une damnation de l'Afrique »... Imaginons que je vous demande de me citer trois auteurs chinois vivants, on va tous avoir un peu de mal quand même. Or la Chine a une littérature millénaire, compte 1,3 milliard d'individus et on est de gros ignorants vis-à-vis de ce continent-là. Je crois que c'est la masse des publications qui fait que l'on ne peut pas parler de tout. On est tous en train de dire « on publie trop » et puis il suffit de nous lâcher un peu et on va tous vous dire que le dernier livre que l'on a publié il est vraiment essentiel, et que l'on a là un chef d'œuvre. On est tous convaincus de ça. Sauf que l'on est 70 000 par an à penser ça, alors évidemment dans les 70 000 on peut en éliminer beaucoup. Mais même dans ce que l'on peut considérer comme de la « bonne littérature », cela ne peut pas rentrer dans les journaux ou dans les librairies. Je trouve que grosso modo, bon – il y a encore du travail à faire et en particulier à la télévision – mais à la radio et dans la presse écrite les choses se sont améliorées. Il y a bien sûr encore des choses à faire de ce côté-là, et il y a encore des niches de racisme primaire qu'il convient de balayer.

43 **Alain Ricard**

44 Sur la question de la presse, il est évident qu'un petit éditeur de province comme Confluences peut répéter au centuple ce que disait Schiffano : c'est très difficile. Mais par ailleurs il y a d'autres médias. On parlait tout à l'heure d'un prix Ouest-France, bon, c'est un journal qui défend les auteurs de sa région, le sud-ouest, 400 000 exemplaires quotidiens, le journal fait une chronique dans laquelle il y a des chroniques littéraires, c'est important le feuilleton littéraire ; donc il n'y a pas que la presse nationale écrite. Par contre la presse audio-visuelle – je pense à France-Culture où Valérie fait ce qu'elle peut pour parler des auteurs de l'Afrique, mais c'est difficile, c'est très difficile – le problème serait plutôt la centralisation de la presse audiovisuelle, parce qu'aujourd'hui certains livres ont besoin de ça aussi. Cela dit et je finis là-dessus, sur Internet, je pense à *Africultures* et à son site. Ce site est très regardé, il y a des centaines de milliers de connexions. *Africultures* fait son boulot : ils ont fait, par exemple sur notre petite collection un long article qui est accessible sur leur site. Je crois que ça c'est aussi, finalement, une façon de regarder devant. Les petits font des efforts de recherche pour être plus original, car ils ne peuvent pas faire ce que font les gros. Il faudrait peut-être travailler dans ce sens-là. Les choses sont peut-être plus nuancées que l'on pourrait le penser.

45 **Romuald Fonkoua**

46 Je voudrais vous remercier pour votre contribution. Il est 12 h 30 exactement et l'on va devoir s'arrêter. Je ne vais pas conclure. Je dirais deux choses, si vous le voulez bien : de ce débat, il ressort d'une part que les prix littéraires sont importants, mais qu'il vaudrait mieux, si j'ai bien compris, ne pas publier pour les prix. Second point : il faudrait peut-être que la télévision ou la presse en fassent encore un peu plus. Donc, messieurs les journalistes : encore un effort ! Et, je dirais qu'au fond sur ces questions de littératures noires, il faudrait peut-être que nous apprenions tout de suite à être beaucoup moins polémiques, parce que les choses avancent malgré tout. Voilà, je vous remercie tous. Jutta Hepke voudrait avoir le dernier mot, alors je lui donne la parole.

47 **Jutta Hepke**

48 Merci beaucoup Romuald, j'abuse, je sais, mais vous savez tous qu'il y a eu un tremblement de terre terrible en Haïti le 12 janvier et j'en profite pour faire un appel aux dons qui concerne La Focale, une ONG haïtienne qui est à Port-au-Prince, sur place, qui existe depuis plus de dix ans et qui a mis en place beaucoup de bibliothèques, travaille dans le domaine du livre et qui soutient beaucoup d'acteurs culturels, beaucoup d'artistes. Je vous demande si vous le voulez bien, d'aider une association relai qui est l'association Monique Calixte, située au 10, rue de l'arcade 94220 Charenton-le-Pont et vous pouvez en savoir plus sur notre site : <http://www.ventsdaillieurs.com>. Merci beaucoup.

## NOTES

1. Creuse – Le festival de contes « Sortilèges de la pleine lune ».

## AUTEURS

### PIERRE HALEN

Pierre Halen, ancien assistant à l'Université Catholique de Louvain, puis chercheur et enseignant invité à l'Université de Bayreuth, est depuis 1997 professeur de littérature générale et comparée à l'Université Paul Verlaine de Metz, où il dirige le centre de recherche « Ecritures ». Après avoir consacré sa thèse de doctorat à la littérature coloniale, il s'est tourné vers les littératures africaines, spécialement d'Afrique centrale, les littératures migrantes et les diasporas. Coresponsable de la revue *Etudes littéraires africaines*.

### JUTTA HEPKE

Connaître toutes les facettes du métier d'éditrice pour rester indépendante, travailler jusque dans les moindres détails l'ouvrage qui portera l'œuvre d'un auteur, défendre jusqu'au bout des

convictions humanistes sont les traits essentiels de Jutta Hepke, cofondatrice des éditions Vents d'ailleurs. Après des études de lettres et d'édition, elle a tour à tour exercé les métiers de chef de fabrication, responsable des droits étrangers et éditrice chez différents éditeurs avant de créer sa propre maison.

### **BERNARD MAGNIER**

Spécialiste de la littérature africaine, journaliste de sa profession, il travaille depuis plusieurs années avec Radio France Internationale et dirige la collection « Afrique » aux éditions Actes Sud. Il collabore en tant que conseiller littéraire avec le Centre National du Livre, le Centre Georges Pompidou ou encore le théâtre Le Tarmac de la Villette. Il est également programmateur du festival « Littératures métissées » d'Angoulême. En parallèle, Bernard Magnier a publié un certain nombre d'ouvrages retraçant les grandes heures de la littérature du continent africain : *L'Afrique Noire en Poésie* (Gallimard, « Folio Junior », 1986) ; *La Parole Nomade* (Montréal, Hurtubise HMH, 1995), une anthologie de 37 poèmes francophones ; *Poésie d'Afrique au Sud du Sahara* (Unesco/Actes Sud, 1995), anthologie de 200 poètes ; *J'écris comme je vis* (La Passe du vent, 2000), entretien avec l'écrivain Dany Laferrière ; ou encore *La Poésie Africaine* (Mango, 2005), anthologie illustrée pour jeunes lecteurs.

### **VALÉRIE MARIN LA MESLÉE**

Journaliste littéraire au *Point*, au *Magazine littéraire* et à France culture, elle suit particulièrement les littératures afro-caribéennes, l'actualité littéraire et les reportages sur le terrain (Afrique francophone, Haïti) et les numéros spéciaux. Elle a coordonné le dossier des Littératures francophones du *Magazine Littéraire* (mars 2006) et le Hors série du *Point* « Textes fondamentaux de la pensée noire » (avril 2009). Par ailleurs, elle est co-auteur de *Confidences de Gargouille* avec Béatrix Beck (Grasset, 1998) et de *Stupeur dans la civilisation* avec Jean-Pierre Winter (2002).